

*Pour la Bibliothèque* *Grenobloise*

LE

P. CHARLES DE DAMAS





(2641) Damas

LE

# P. CHARLES DE DAMAS

---

CHARLES DE DAMAS était le septième enfant du Bon et de la Bonne de Damas. Le Général Bon de Damas avait dû quitter le ministère de la guerre au mois de juillet 1824 pour prendre celui des affaires étrangères, où il remplaça le V<sup>te</sup> de Chateaubriand. Fidèle à son habitude d'avoir toujours chez lui une chapelle où l'on conservait le Saint-Sacrement, il en avait établi une au ministère. L'abbé Dupanloup en fut l'aumônier et c'est lui qui ondoya l'enfant le lendemain de sa naissance. Charles était né le 31 juillet 1827, jour de la fête de St Ignace, qui dès lors, sans doute, l'adopta pour fils.

En 1828, à la chute du ministère Villèle, le Bon de Damas habita les Tuilleries en qualité de gouverneur de Monsieur le Duc de Bordeaux.

PL 515

BIBLIOTHEQUE  
DE LA VILLE  
DE PERIGUEUX

E.P.  
PZ 515  
C0002810580

— 4 —

Il succédait au saint Duc Mathieu de Montmorency et au Duc de Rivière, tous les deux enlevés prématurément par la mort. — Après la catastrophe de 1830, le B<sup>on</sup> de Damas suivit le Roi Charles X en Ecosse et en Allemagne. La Baronne emmena ses enfants loin de Paris et se réfugia en Périgord ; dernière héritière de la famille d'Hautefort, elle possédait le château de ce nom, plein de souvenirs historiques. Marie d'Hautefort, femme du Maréchal Duc de Schomberg, et dont Victor Cousin a écrit la vie parmi celles des femmes illustres du XVII<sup>e</sup> siècle, y avait vu le jour. Le célèbre troubadour Bertrand de Born avait plusieurs fois défendu son château assiégué par les Rois d'Angleterre au temps où la Guyenne cherchait à secouer le joug de l'étranger. — L'admirable fidélité des habitants d'Hautefort devait surtout adoucir la douleur de ceux qui s'étaient ainsi séparés du chef de famille. Déjà, sous la Terreur, les révolutionnaires auraient voulu détruire le château, mais ils s'étaient retirés devant la population décidée à le défendre, et du haut

de ses superbes terrasses le magnifique édifice domine encore la contrée. En 1830, fidèles aux traditions de leurs pères, les Périgourdins accueillirent la famille de Damas avec une sympathie dont le souvenir reste ineffaçable.

A mesure qu'il grandissait, Charles fut initié aux premiers éléments de l'instruction par les soins du précepteur et de l'institutrice de ses frères et sœurs, modèles de dévouement, qui vécurent de longues années au service de la famille et ne s'en séparèrent qu'à leur mort. De bonne heure le bon cœur de l'enfant tendit à se manifester. En voici un exemple : En vertu d'un usage déjà ancien, tous les lundis, les pauvres de la contrée étaient admis dans la grande cour en terrasse qui précède le château d'Hautefort ; ils se groupaient devant l'ancien pont-levis et recevaient une abondante aumône de pain. Charles, tout jeune encore, presqu'en robe, témoigna bientôt l'affection qu'il devait conserver toute sa vie pour les pauvres. Il était heureux d'assister à la distribution et de s'y prêter de ses petites mains ; il discerna un

vieillard qui lui parut mériter des égards particuliers ; il l'adulta, ne voulut permettre à personne de l'assister. Peu à peu le vieux pauvre eut l'autorisation de venir dans la semaine ; Charles courait à lui, l'embrassait, le faisait asseoir, avait toujours quelque chose de bon à lui offrir. Avant peu le vieillard acquit une sorte de célébrité : on l'appelait le pauvre de Charles.

Lorsqu'il fallut aborder les hautes études le Bon de Damas, revenu de l'exil, confia ses enfants au collège de Fribourg, en Suisse, où les Jésuites, bannis de France, réunissaient l'élite de la jeunesse Française, Allemande et Anglaise. Ce fut là que, grâce à l'habileté des professeurs passés maîtres en fait d'éducation, et entouré de condisciples héritiers des vertus chevaleresques de la vieille Europe, Charles sentit se développer les heureuses dispositions qu'il avait plu au Seigneur de faire naître en lui. Il y eut à la fois six jeunes Damas au collège de Fribourg ; la mort frappa bientôt le plus jeune, les aînés s'éloignèrent, l'un d'eux entra

au noviciat des Jésuites et Charles resta avec celui qui devait trouver une mort glorieuse dans la campagne de Chine, en 1860.

Charles n'avait pas quinze ans lorsqu'une douleur dont il souffrait dans la jambe gauche s'aggrava à tel point qu'il ne pouvait plus quitter l'infirmerie ; les médecins ne le soulageaient pas ; Charles eut l'inspiration de demander sa guérison par la vertu d'une relique insigne que l'on venait d'apporter au collège : c'était un fragment de la Sainte Tunique de Notre-Seigneur, vénérée à Argenteuil, près Paris. La foi du jeune malade fut récompensée ; il obtint après plusieurs neuvièmes l'attouchement de la relique et le mal disparut pour ne plus revenir.

En 1844, Charles, après les vacances passées dans sa famille, à Hautefort, partit pour le noviciat des Jésuites à Avignon.

Nous ne le suivrons que peu dans l'exercice d'une vie modeste et cachée. Nous nous contenterons de dire que le religieux fut merveilleux d'humilité, de simplicité et

d'obéissance et que son dévouement du jour et de la nuit au service des âmes fut sa note caractéristique. Il fut successivement employé dans les collèges et dans ces maisons appelées résidences destinées exclusivement à l'exercice du ministère sacerdotal.

Ce n'est pas que la vie aventureuse du missionnaire répugnât à sa nature. Au besoin il savait sortir du cloître.

Il passa quatre ans en Afrique, où le Maréchal Bugeaud avait confié aux Jésuites une colonie pénitentiaire ; c'était dans un terrain marécageux et malsain, qu'il fallut défricher, et où Charles, comme plus d'un des Pères, fut atteint des fièvres qui lui laissèrent des traces pendant toute sa vie ; mais rien n'était plus difficile à défricher que les âmes des enfants. Le Père Charles s'empara des plus mauvais et s'y prit si bien, qu'il parvint à les toucher et à les transformer. Un jour, le Général Pélissier, qui passait pour n'avoir pas le cœur tendre, vint à Bouffarick dans un moment où le Père Charles était à la chapelle avec les

enfants ; il les faisait prier de telle manière que le Général s'essuyait les yeux.

Pendant l'année terrible, le saint religieux accompagna les volontaires Lyonnais en qualité d'aumônier et fut, avec eux, enfermé à Belfort ; il y arrivait avec cinquante francs dans sa poche, mais avec 45,000 hommes à préparer aux dangers ou à la mort. Dieu seul sait le bien immense qu'il a fait aux âmes pendant ce temps. Un obus lui enleva une partie de sa soutane et blessa mortellement un jeune mobile ; le Père, renversé, eut à la jambe une contusion qui devint une blessure dont il souffrit toute sa vie. Il se traîna près du mobile, afin de lui donner l'absolution, et se laissa soigner ensuite ; il passa trois semaines dans son lit, mais voulut dire la Messe le jour de Noël. Deux mobiles le soutinrent sous les bras pendant cette Messe, célébrée sur une vieille caisse, dans un atelier. — Il savait relever le courage de tous. Le Comte de Tournon, qui commandait les mobiles, nous racontait gaiement qu'attaqué d'une maladie dont il ne croyait pas pouvoir guérir, il s'était résigné à se

mettre au lit et que le Père, entrant chez lui, lui dit en riant : « Comment, vous allez vous laisser mourir dans un lit quand les Allemands sont à nos portes, que dans huit jours vous pourrez vous faire tuer à l'ennemi ; un Tournon, fi donc ! »

Après cette campagne, le Père Charles fut souvent employé comme aumônier militaire, et beaucoup d'officiers et de soldats se rappellent avec reconnaissance combien il leur fut utile et dévoué. — Plus tard, il s'embarqua pour le Tonkin et demanda aux flots de la mer, souvent inclémente, de le transporter parmi les blessés de notre armée, pour leur prodiguer ses soins.

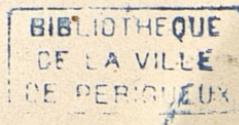
Dès 1872, sa gorge et ses bronches nécessitèrent des soins, et plusieurs fois il fallut l'envoyer aux eaux de Cauterets ; là, il se plaisait à prier la St<sup>e</sup>-Vierge, à Lourdes, comme il le faisait si souvent à Fourvières. Il avait un amour profond pour notre bonne Mère du Ciel et ne prononçait jamais un sermon sans parler d'Elle.

Dans toutes les villes où il séjourna, combien d'âmes éprouvèrent le don de direction spirituelle

qu'il avait reçu de Dieu ! Beaucoup s'adressaient à lui, et les personnes d'un rang élevé comme les pauvres, les pensionnats en renom comme les plus humbles maisons religieuses éprouvaient les effets de sa bonté et recevaient les sages conseils de sa piété et les lumières de son jugement droit et sûr. Sa foi religieuse et royaliste ne se démentit jamais. — A Dieu, pour Dieu, toujours à Dieu et, après Dieu, aux âmes des Chrétiens ses frères, telle fut sa devise. Il y resta fidèle, et tomba simplement sous le coup de la mort le 1<sup>er</sup> mars 1898, avec les sentiments d'un fils qui retourne à la maison paternelle.

L'année suivante, Dieu parut vouloir accorder une grâce insigne à celui qui avait mené sur la terre une vie d'insigne dévouement. La relation du fait qui suit nous a été communiquée par l'autorité ecclésiastique de Lyon. Sans prévenir un jugement qu'Elle peut être appelée à prononcer plus tard, Elle croit cette relation capable d'édifier la famille et d'encourager la foi traditionnelle des membres qui la composent.

Au mois de janvier 1899, la Sœur Marie



Mechtilde de Jésus fut atteinte d'une épidémie grippale et commença à se plaindre de douleurs au côté gauche du bas-ventre. La grippe passée, les douleurs continuèrent et devinrent insupportables. La malade perdit complètement l'appétit et le sommeil. Des vomissements et des maux de cœur devinrent presque continuels. Du mois d'avril au mois de juin la maladie empira. Un jour la Sœur désira si fort d'assister à la Sainte Messe, qu'on crut devoir la satisfaire. Elle essaya de se lever ; mais, dès qu'elle fut assise, la souffrance devint si intense, qu'il fallut la remettre au lit.

Au mois de juin, un médecin, chef de clinique à l'Antiquaille, fut appelé pour voir la malade. Il constata l'existence d'une salpingite à l'état aigu, accompagnée d'une suppuration abondante et ayant causé une vive inflammation. Après quelques visites, il déclara qu'une opération était urgente, car l'enflure, occasionnée par l'inflammation, était, disait-il, aussi grosse que ses deux poings réunis et ne pouvait guérir ; il craignait même la gangrène.

Quelques jours après cette décision, l'état de la malade s'aggrava. Les injections amenèrent des lambeaux de chair décomposée et même putréfiée. Ce soir-là même, l'Aumônier prévint la Supérieure que la Sœur, à laquelle il venait de porter la Communion, approchait de sa fin, et que son avis était qu'il ne fallait pas tarder à l'administrer. Elle répondit que, puisqu'on devait l'opérer, on lui donnerait les derniers Sacrements avant de la porter à l'hôpital Saint-Joseph : ce qui ne le satisfit point, car il aurait voulu qu'on l'administrât immédiatement.

Ayant fait faire depuis longtemps des neu-vaines à N.-D. de Lourdes et les voyant sans résultat, la Supérieure eut l'inspiration d'en commencer une nouvelle, toujours à N.-D. de Lourdes, mais *par l'intercession du R. Père Charles de Damas*, très vénéré dans la Communauté dont il avait été le Confesseur extraordinaire. Donc, le soir du jeudi 13 juillet, ayant réuni la Communauté autour de la malade et ayant exposé sa pensée qui fut acceptée, la Supérieure fit le vœu, si la Sœur guérissait, de la

conduire à Lourdes en action de grâces, et immédiatement après, la neuvaine fut commencée en ces termes : « Ma bonne Mère, nous vous supplions de nous accorder *par l'intercession de Votre Serviteur le Père de Damas* la guérison de notre Sœur. » Et la malade tenait habituellement à la main *la croix d'un chapelet ayant appartenu au Père de Damas*. Le soir même, elle s'endormit à 9 heures, chose qui lui avait été impossible jusqu'alors, et elle ne s'éveilla qu'à 4 heures du matin. » Nous attribuâmes, dit la Supérieure, ce repos à la prière. » Le lendemain, elle s'endormit à 9 heures et ne fut réveillée le surlendemain que par la cloche du lever, à 4 h. 3/4.

Ce jour-là, le chirurgien revint afin de prévenir la Sœur et de l'encourager, comme aussi pour rédiger une lettre de recommandation à M. Gouilloud, chirurgien à l'hôpital Saint-Joseph, qui devait faire l'opération. Il voulait qu'on descendît la malade immédiatement et qu'on l'opérât sans retard. Il se rendit ensuite auprès de la malade et l'examina de nouveau attentivement.

Et tout d'un coup, se tournant vers la Supérieure, il lui dit : — Ma Mère, il n'y a plus d'opération à faire.

Très effrayée et surprise, elle lui répondit : — Mais le mal s'est donc bien aggravé qu'on ne peut plus faire l'opération ?

— Non, lui dit-il, mais sur quoi opérerait le Chirurgien ? Il n'y a plus de mal, tout a disparu ; il n'en reste plus aucune trace.

Et, à ses interrogatoires, la Supérieure répondit en racontant le vœu fait à N.-D. de Lourdes. Il ne put qu'admirer la bonté de la S<sup>te</sup>-Vierge et, se levant, il dit à la Sœur Marie-Mechtilde : « Eh bien ! ma Sœur, vous irez à Lourdes, car vous êtes radicalement guérie. » Il la prévint cependant que l'appétit et le sommeil ne viendraient pas de longtemps, à cause de l'épuisement des nerfs.

De suite, après le départ du docteur, la Sœur se leva, marcha et s'assit tour à tour, sans éprouver la moindre souffrance. Tous ces mouvements lui étaient devenus impossibles depuis longtemps et la faisaient crier. Dès lors, elle ne

criait plus. Le lendemain, elle était à la Messe de communauté.

Cependant, la Sœur mangeait peu et avec répugnance. Encouragées par la réussite de leur première prière *au Père Charles de Damas* et voyant arriver l'époque de sa fête, les religieuses firent dans la communauté une nouvelle neuvaine pour demander à la St<sup>e</sup>-Vierge et *au Père* de rendre l'appétit à la Sœur, et le 4 novembre, fête de St-Charles, dernier jour de la neuvaine, elles furent pleinement exaucées. Depuis ce jour la Sœur a toujours mangé, plus même qu'elle ne le faisait avant sa maladie.

Le docteur revit la Sœur plusieurs fois, suivant le désir de la Supérieure, pour s'assurer de la continuation de la guérison, et au mois de novembre il donna le certificat ci-joint :

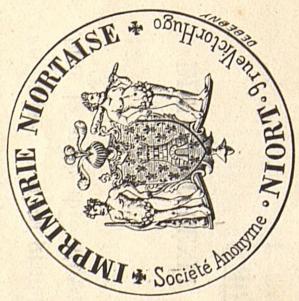
« Madame Sœur Marie-Mechtilde de Jésus, religieuse adoratrice de Jésus-Hostie, était atteinte d'une affection aiguë et inflammatoire de l'abdomen, qui avait résisté depuis plusieurs mois et qui nécessitait l'intervention chirurgicale. Subitement, la guérison a été radicale. —

Lyon, le 5 novembre 1899. — Signé : Docteur COIGNET. »

M. le docteur Boissarie, de Lourdes, a reconnu dans cette guérison qui lui a été relatée un fait extraordinaire. Il a prié la Supérieure de la communauté de lui en envoyer la relation par écrit, et il en a donné lui-même tous les détails, en présence d'un grand nombre de personnes, dans la salle des attestations médicales.

DIEU SOIT BÉNI!





P

5